

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. III

MONTRÉAL, JUILLET 1886

No 6

Saint François d'Assise et saint Ignace de Loyola

Entre les voyageurs célèbres qui ont visité les Saints Lieux à divers époques, les saints doivent tenir le premier rang; non pas toujours pour les renseignements curieux, mais certainement comme pouvant et devant servir d'exemple à de vrais pèlerinages.

Saint Ignace de Loyola ne fit presque que passer sur cette terre bénie où il s'était proposé de demeurer toujours; on va voir par quelles circonstances providentielles il fut ramené aux desseins inconnus de lui, qui l'attendaient en Europe.

Deux mois et demi après son départ de Venise, il arriva enfin au port de Jaffa, le dernier jour d'août, l'an 1523. Il prit de là le chemin de Jérusalem, et s'y rendit le quatrième de septembre, avec les autres pèlerins.

En voyant la Ville sainte, il pleura de joie, et fut saisi d'une certaine horreur religieuse qui n'a rien que de doux et de consolant. Il visita les Lieux Saints, et les visita plus d'une fois, toujours avec une profonde révérence, et une sensible piété. Car il se présentait vivement ce qui s'est passé, en chaque lieu, pour la rédemption des hommes, jusqu'à s'imaginer voir Jésus-Christ naître dans la grotte de Bethléem, enseigner dans le temple de Jérusalem, prier dans le jardin des Olives et mourir sur le Calvaire.

C'est sur cette sacrée montagne, que son cœur fut touché d'une dévotion plus tendre. Il baisa mille fois la terre qui a été teinte du sang d'un Dieu crucifié, et l'arrosa de ses larmes, en faisant mille actes d'amour. On a su de lui-même les sentiments qu'il eut alors, et il les marqua dans un mémoire, où il écrivit les particularités de son voyage.

Mais parce que, selon sa manière de méditer les mystères de notre religion, on doit se former une vive image du lieu où le mystère s'est accompli, en y appliquant

quelquefois les sens intérieurs comme si on voyait et on entendait ce qui s'est fait et ce qui s'est dit, il se remplit l'imagination, autant qu'il put, de l'assiette et du plan des lieux.

Son dessein était de s'arrêter dans la Palestine, pour travailler à la conversion des peuples de l'Orient, et il lui semblait que c'était ce que Dieu voulait de lui. A la vérité, Dieu lui avait fait connaître dans ses contemplations de Manrèse que la Providence le destinait au service du prochain, et lui avait même montré une ébauche de son Institut dans la méditation des deux étendards ; mais il ne savait pas précisément ni en quel pays, ni de quelle façon cela se devait exécuter.

De sorte que, prenant pour guide la lumière du bon sens où celle du Saint-Esprit ne paraissait pas avec évidence, il s'imagina que sa vocation regardait la Palestine, parce que dès qu'il fut converti, il eut un mouvement intérieur qui le porta au voyage de Jérusalem, et qu'il continua.

Pour faire les choses dans l'ordre, il alla trouver le Père gardien des religieux de Saint-François, qui demeurent à Jérusalem et qui ont soin du saint-Sépulcre. Après lui avoir rendu des lettres de recommandation qu'il avait apportées d'Italie, il lui déclara la pensée où il était de s'arrêter en la Terre Sainte. Il ne s'ouvrit pas pourtant sur le ministère où il voulait s'employer ; il ajouta seulement qu'il ne prétendait pas leur être à charge, et qu'il ne leur demandait pour toute charité, que de vouloir bien diriger sa conscience. Le gardien lui donna de bonnes paroles, en le renvoyant toutefois au Père provincial des *Acta antiquissima*, sur cette qualité de *provincial* donnée au supérieur majeur du gardien de Jérusalem, estime qu'il faut entendre le *custode général*, lequel se trouvait alors sans doute en visite à Bethléem.

Ce provincial étant arrivé, conseilla d'abord à Ignace de s'en retourner en Europe, non seulement parce que les aumônes étaient rares et qu'ils avaient eux-mêmes de la peine à vivre, mais encore parce qu'il n'y avait pas de sûreté pour les pèlerins dans un pays où le Grand-Seigneur était le maître. A la domination des derniers Kalifes Agoubites et à l'anarchie du règne passager des Mameloucks, venait de succéder, en 1517, la prise de possession de toute la Syrie par Selim II ; depuis peu on avait fait esclaves quelques chrétiens, et on en avait tué d'autres, qui étaient allés aux environs de la ville.

Ignace, qui ne pensait déjà qu'à prêcher la foi parmi les barbares, ne goûta pas ce conseil ; il répondit qu'il ne craignait ni la servitude ni la mort, et que la crainte seule de déplaire à Dieu le ferait sortir de la Terre Sainte. — *Vous en sortirez donc dès demain*, reprit le provincial, avec un air et un ton d'autorité ; *car enfin vous ne pouvez me résister sans offenser Dieu : j'ai pouvoir du saint-siège de renvoyer qui il me plaît et d'excommunier même ceux qui ne veulent pas m'obéir*. Comme Ignace ne s'obstinait à demeurer que parce qu'il avait peur de blesser sa conscience, s'il s'en allait, il se rendit dès qu'on lui parla du saint-siège, et prenant la parole du provincial pour un oracle du ciel, il se disposa à partir, sans voir la bulle du pape, que le Père voulut lui montrer.

Il lui prit au même moment une forte envie de revoir les vestiges que Notre-Seigneur laissa sur la pierre, en montant au ciel. Il se déroba pour ce sujet, courut seul au mont des Oliviers ; et, faute d'argent ayant donné le canif de son écritoire au Turc qui gardait la mosquée où ces vestiges se voient, il y entra, contenta sa dévotion tout à son aise. Néanmoins, s'en allant à Bethphagé qui est tout proche, il se souvint de n'avoir pas pris garde quel côté du monde regardaien. les sacrés vestiges des pieds du Sauveur.

Il retourna donc sur ses pas, tant la piété est quelquefois curieuse ; et pour obtenir la permission de rentrer, il fit présent au garde d'une petite paire de ciseaux qu'il avait sur lui ; enfin il observa tout ce qu'il voulut et se satisfît entièrement. Le P. Bouhours est-il bien sûr que saint Ignace ait pu en cela satisfaire sa pieuse curiosité ? Les deux empreintes étaient-elles encore visibles sur le mont des Oliviers ? la seule qui reste aujourd'hui n'est plus assez distincte et l'on s'en rapporte au témoignage de saint Cyprien, lequel affirme au quatrième siècle, comme un fait que l'on pouvait encore constater, — que Jésus, montant au ciel, tourna le dos à la cité déicide.

Cependant les religieux de Saint-François ayant su que le pèlerin espagnol était vers le mont des Oliviers et craignant qu'il ne fût maltraité des Turcs, envoyèrent après lui un serviteur du couvent, Arménien de nation, et connu des gardes. L'Arménien le rencontra qui descendait de la montagne : il s'emporta contre lui, le menaça le bâton à la main, et, le prenant par le bras, le traîna violemment au monastère. Mais Ignace n'en sentit rien et ne

s'en aperçut presque pas : il était tout rempli et comme enivré de la joie intérieure que lui causait la présence de Notre-Seigneur, qui lui apparut en l'air éclatant de gloire, et qui, marchant devant lui, semblait lui servir de guide.

Ignace, pratiquant l'obéissance dont il devait devenir un si grand maître, partit dès le jour suivant de Jérusalem.

Il s'embarqua d'abord pour l'île de Chypre.

Là il fut durement repoussé par un capitaine de vaisseau, vénitien, qui ne fut pas d'avis de recevoir un pauvre pèlerin pour le seul amour de Jésus-Christ : mal lui en prit ce semble ; car, assailli presque au départ par une furieuse tempête, son beau navire alla échouer contre des rochers.

Le patron plus humain d'une faible barque, qui donna passage graduit à l'inconnu, éprouva au contraire la protection divine. Fort maltraité d'abord par la même tempête, il eut tout à coup, étant en détresse, le bénéfice providentiel d'un vent qui le poussa avec tout son équipage sur les côtes de Naples.

Revenons sur ce pèlerinage si rapide d'un saint et étudions la conduite de Dieu, admirable sur ses plus grands serviteurs. Au premier moment de sa conversion, Ignace, à peinc revenu à Dieu de ses pensées terrestres et mondaines, songe à Jérusalem ; ce fut sa première pensée de pénitent ; ce fut sa pensée chevaleresque dirigée aussitôt vers ce nouvel objet comme celle des cieux, mais de plus cette pensée lui devint comme la pierre de touche de son âme ; sur elle, il fonda les premières observations dans cet art jusque-là si nouveau pour lui et dans lequel il allait passer maître : *le discernement des esprits*.

S'arrêtait-il, dans ses loisirs de malade, à de nouvelles réminiscences du monde qui le séduisait encore, il sentait la désolation de l'âme suivre de près les attraits du plaisir et expérimentait la parole du sage :

Extrema gaudii luctus occupat !

Revenait-il au contraire au projet de partir, en bravant tous les dangers et toutes les privations, pour aller au tombeau du Christ se consacrer au service du Roi immortel ? après les premières répugnances de la nature son âme retrouvait les consolations fortifiantes de la grâce.

L'exemple des saints, ces vrais héros du christianisme, parlait puissamment à son cœur : celui de saint François

d'Assise en particulier ; François avait inauguré depuis trois siècles, et en permanence, une nouvelle croisade, non plus celle de saint Louis, mais de même inspiration et par suite d'un même dessein providentiel. Ignace ne savait pas qu'il devait avoir aussi son rôle dans ce dessein général, et ce rôle, associé à celui de saint François. Aujourd'hui la postérité du héros d'Assise garde toujours avec la même fidélité les conquêtes séculaires dues à la patience et consacrées par le sang des martyrs. Les descendants du blessé de Pampelune conduisent à distance de savantes approches qui font pressentir l'heure d'un assaut décisif par toutes les forces unies.

Nous les avons vus les uns et les autres à l'œuvre à l'heure critique, prélude sans doute de plus grands jours. C'était en 1882, lorsqu'Alexandrie venait d'être ensanglantée par une émeute en attendant le bombardement, le tout machiavéliquement conduit. Nos missionnaires, nos sœurs de charité, par leur belle conduite, et en faisant simplement leur devoir, servaient seuls véritablement la cause de la civilisation.

Le custode de Jérusalem, supérieur de toutes les missions franciscaines, accourut pour consoler, soutenir ses frères d'Egypte en partageant leurs dangers. Il ramena un seul d'entre eux qui s'était éloigné du péril : *Je vous ramène ce frère*, dit-il, non pour le retenir, puisqu'il a peur, *mais pour qu'il s'entende dire devant vous demeurés fidèles à votre poste que c'est bien toujours notre vocation de mourir sur place comme nos aïeux, au lieu dont la garde nous est confiée.* Ainsi Gédéon a sa poignée de braves auprès de la fontaine de l'Harad.

Cependant les enfants d'Ignace, au même lieu, à la même heure jetaient les fondements, d'un nouveau collège, et c'est une entreprise que rien de ce qui vint à la suite n'a pu arrêter depuis.

Le gouvernement de la France en a compris l'importance et vient, cette année (1885), de leur offrir la collation des grades pour nos nationaux résidents.

Ainsi le collège s'achemine à l'université telle qu'elle existe déjà à Beyrouth.

En Arménie, ce sont d'humbles écoles qui feront à leur tour leur chemin. Le Saint-Père s'est déclaré le supérieur direct de cette mission d'une importance spéciale. Là surtout les parallèles ouvertes sont lignes d'approche moins éloignées qu'elles ne le paraissent.

E. DE LACHAU, S. J.

Étude sur le Tiers-Ordre de saint François

Le Tiers-Ordre de saint François considéré comme le retour à la ferveur de la primitive Eglise.

CINQUIÈME ARTICLE

§ IV.—*L'esprit des premiers chrétiens était un esprit de prière*

Ils s'étaient conformés à cette recommandation de l'Apôtre aux Ephésiens, v, 19 : " Remplissez-vous de la grâce du Saint-Esprit, en alternant, entre vous, les psaumes, les hymnes, les cantiques spirituels ; mais que ce soient surtout vos cœurs qui chantent au Seigneur. " Tertulien nous apprend que les chrétiens des premiers âges avaient coutume de prier à genoux ; qu'ils s'acquittaient de ce pieux exercice trois fois par jour, à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure ; qu'ils priaient les mains étendues en forme de croix, scellant du baiser de paix l'oraison qui se terminait par le mot *alleluia*. Nous savons aussi que dans les siècles suivants, les fidèles allaient de jour et de nuit aux églises, pour s'y associer à la prière publique de leurs prêtres dans la récitation de l'office divin.

S'inspirant de ces usages primitifs qu'il veut perpétuer dans la vaste famille dont il est appelé à être Père, le Séraphique François impose à tous ses enfants l'obligation de l'office, obligation qui n'est plus une charge. Si vous n'avez ni assez de loisirs ni assez d'instruction pour adopter le bréviaire, tel que le récitent les prêtres et les religieux, vous pouvez réciter l'office de la sainte Vierge, ou même les douze *Pater, Ave* et *Gloria*, que Léon XIII donne comme équivalents de l'office dans sa constitution *Misericord. Dei Fuius*.

Echelonnez le long de votre journée cette prière de votre règle que l'Eglise élève en quelque sorte à la dignité de sa prière officielle et publique. Que votre office, quelle qu'en soit la forme, soit la chaîne d'or qui aille ramassant et enlaçant toutes vos heures et vos minutes, vos occupations et distractions, vos tristesses et vos joies, pour en faire un hymne qui chante encore aux oreilles de Dieu quand vos lèvres ont cessé de parler. Que la routine n'en vienne jamais flétrir la fraîcheur. Que la présence de Dieu en bannisse la précipitation et les écueils de la monotonie. Que l'union à Jésus-Christ le fasse s'élever vers Dieu comme l'écho de sa propre voix et une vapeur d'encens.

Le dix neuvième siècle est un siècle qui rougit de la prière, quand du cœur elle veut monter aux lèvres. La règle franciscaine doit réagir contre ce respect humain qui tarit la grâce à sa source ; elle prescrit la prière avant et après le repas. Ce fut l'usage de la primitive Eglise, comme il ressort des épîtres de saint Paul, où nous voyons que tous ceux qui se divisaient sur la question de savoir si telle et telle nourriture étaient permises, se rencontraient tous dans l'action de grâces. (Rom., xiv, 6.)

On peut dire des premiers chrétiens que chacun de leurs foyers était un temple dont le père de famille était le pontife. Pour eux la prière en commun marchait de pair avec la table commune ; ils regardaient la première comme aussi nécessaire que la seconde. Ils savaient que si la participation au même repas est le lien le plus doux et le plus pratique de la famille, au point de vue extérieur, la participation de tous à la même prière est le moyen le plus efficace en même temps que la meilleure sauvegarde de l'union des âmes et des cœurs. Le libéralisme a envahi un trop grand nombre de catholiques modernes. Ils veulent de la prière en particulier, ils ont de l'antipathie pour la prière c. commun ; comme si de participer ensemble au même devoir de religion devait faire monter la rougeur au front.

Ne l'oublions jamais, la société doit à Dieu des hommages publics, puisqu'elle est un corps moral créé par Dieu lui-même ; et si le premier de ses devoirs est la prière publique, la famille plus discrètement encore créée de Dieu et faisant la société par la multiplication d'elle-même, ne peut pas, ne doit pas s'abstenir d'honorer Dieu comme famille. Or, la prière en commun est le point de ralliement de toute la famille sous le regard du Père céleste, dont découle toute paternité qui se nomme sur la terre et au ciel. Puissent nos Tertiaires introduire cette prière là où elle n'est pas, la remettre en pratique et en honneur là où elle a cessé. Qu'ils y mettent ce tact et cette douceur qui ont le privilège de rendre léger le joug de la religion, qu'ils sachent attendre le moment favorable, et beaucoup assureront l'observation de leur règle, et tous auront mérité de Jésus-Christ, dont nous devons étendre le règne intérieur et extérieur, "aux dépens de nos bras et à la sueur de nos fronts." Cette prière en commun est à elle-même sa récompense. Aux yeux de l'enfant et du serviteur, elle fait resplendir sur le front des parents et

des maîtres quelque chose de divin. Elle consacre l'autorité, elle ennoblit l'obéissance, elle met du baume sur mille plaies communes, elle charme le présent, elle prépare l'avenir ; dans les cœurs du jeune homme et de la jeune fille, qui aurait peut-être des moments de faiblesse et d'oubli, elle sème des remords qui lèveront un jour pour relever ce qui était tombé, et reconduire au bien ce qui s'en était éloigné. C'est ainsi que les Tertiaires réaliseront cette parole de Léon XIII : " Dans leur famille, " les Tertiaires s'appliqueront à donner le bon exemple, à " se livrer aux exercices de piété et aux bonnes œuvres."

Mais la plus excellente de toutes les prières, celle qui surélève et transforme tout l'homme, celle qui le *préserve* du mal et le *conserve* dans le bien, celle dont la *perspective* seule ou le *souvenir* suffit à le maintenir sous le joug de la vertu, c'est la *communion*, sans contredit. Les premiers chrétiens la faisaient chaque fois qu'ils assistaient à la célébration des saints mystères. Et quand ils prévoyaient ne pouvoir pas descendre de sitôt aux catacombes, au sortir de leurs assemblées, ils emportaient dans le sanctuaire du foyer domestique leur provision d'hosties consacrées, privilège justement mérité, que la discipline de ces premiers âges accordait à leur foi et à leur vaillance. Ils pouvaient alors défier le martyr. Il ne se passait pas de jour où Jésus-Christ ne se donnât à eux dans l'intimité enivrante de la communion. Il n'y avait pas de jour où ils ne fussent prêts à se donner à Lui dans l'effusion du sang et l'acceptation du martyr le plus cruel.

La règle franciscaine est loin d'oublier ces traditions et ces exemples : elle fait une loi de la communion mensuelle, et, à travers la lettre de la loi, il est facile de deviner l'esprit de la loi. La communion du mois n'est pas une limite à notre ferveur ; elle n'est limitée que par notre tiédeur. Communions chaque jour, s'il se peut ; vivons du moins de telle sorte que nous méritions de recevoir chaque jour ce divin baiser de Jésus à l'âme fidèle. C'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est venu nous prendre ; nous devons, à notre tour, le reprendre par la chair. Cette chair eucharistique qui, au rebours de la chair humaine, vivifie l'esprit, est notre bien et notre propriété, le baptême nous y a donné droit. Usons le plus souvent possible des droits de notre baptême, mangeons ce pain des enfants, et, dans nos mains faites pour la lutte, il se changera en une épée toute-puissante.

Jésus se donne à nous par la communion, et la communion nous vient par la messe : allez chaque jour à la messe, si vous ne pouvez aller chaque jour à la communion : la règle, le désir de Léon XIII vous y pressent. Ah ! oui, descendez de votre mansarde, de votre atelier, de vos magasins ou de vos salons, dans ces catacombes de la réflexion, de l'éloignement du monde, de l'ensevelissement en Dieu, qui s'appellent les *Eglises* ; condescendez aux invitations de Jésus-Christ qui vous appelle à son calvaire chaque jour renouvelé ; et vous remontrerez ensuite à vos occupations simples ou grandes, prosaïques ou sublimes, avec un principe divin qui diviniserà toutes les conséquences de la situation qui vous est faite dans la vie, vous irez à votre existence de travail, de combat, d'agitation, de privation de toute sorte. Vous ne serez pas seul, vous serez deux : *Dieu et vous*.

FR. PIERRE-BAPTISTE, *Min. Obs.*

Sauvé par sainte Anne

Nous extrayons du *Messenger de Ste Anne*, le récit émouvant suivant. Puisse-t-il vous inspirer, pieux lecteur, une grande dévotion pour la Mère de Marie. Cette bonne Mère se plaît à répandre les plus grandes faveurs sur notre pays, les miracles se multiplient, les grâces les plus signalées sont obtenues d'elle en abondance. Prions-la donc avec confiance, nous sommes certains d'avance d'être exaucés.

Nos lecteurs liront avec intérêt le récit d'une aventure étonnante dont quatre braves canadiens-français sont les héros.

Le dévouement, l'héroïsme, le courage moral, sont des vertus qui tiennent à notre race. Ne manquons pas de les honorer chaque fois que nous les rencontrons.

Napoléon Comeau est le nom d'un jeune canadien-français qui s'est trouvé mêlé à plusieurs aventures héroïques. Il demeure à la rivière Godbout, près la Pointe-des-Monts, à une centaine de lieues en bas de Québec, où il est maître de poste, gardien de pêches, et agent de télégraphie. Il est connu sur toute la côte, où il jouit d'une grande réputation de bravoure. C'est un coureur intrépide, un chasseur d'une habileté consommée, peut-être le meilleur tireur du pays, qui n'a jamais refusé de mettre ses ressources et son habileté au service de ses semblables, même au risque de sa vie.

Mercredi donc, le 20 janvier dernier, Comeau était sorti de bonne heure, avec son frère, pour chasser dans les anses, quand son attention se fixa sur un canot monté par deux hommes, qu'un violent vent du Nord-Ouest poussait vers le large. Le thermomètre marquait 12 degrés au dessous de zéro, et il soufflait un vent de rage. Les deux frères Labrie avaient quitté le rivage pour faire la chasse aux loups marins sur la batture. Leur canot s'était engagé dans les glaces, et était entraîné au large par le vent. Ils semblaient avoir épuisé tous leurs efforts pour se retenir près de la côte. Quand Comeau les aperçut, ils étaient déjà loin, et leur position semblait désespérée.

« Ces hommes vont périr, dit-il à son frère. Allons à leur secours. » Et tous deux sautent dans un canot, malgré les représentations de leurs parents et de leurs amis, qui les avertissent qu'ils courent à une mort certaine, et se dirigent vers la haute mer.

Pour les gens de la côte, le spectacle ne dura pas longtemps. Au bout de deux heures, les quatre hommes et les deux canots avaient disparu dans la direction du golfe.

Mais pour ces pauvres infortunés, les angoisses, les souffrances physiques commençaient. Ce qu'ils ont enduré pendant trente six heures est impossible à décrire.

En partant du rivage, Comeau et son frère n'eurent pas de peine à rejoindre les frères Labrie. Mais ils constatèrent qu'il était humainement impossible de revenir à la côte. Leurs canots étaient emprisonnés dans les glaces, et les glaces charroyaient vers le sud. Leurs embarcations d'ailleurs étaient trop faibles pour tenir la mer, dans cette tempête. Il ne restait qu'une ressource : gagner terre du côté sud.

Mais il fallait franchir une distance de 18 lieues. C'est la largeur du fleuve à la Pointe des Monts.

Nous avons dit qu'il faisait un froid de 12 degrés, poussé par un vent de furie. Nos quatre hommes étaient vêtus pour la marche, légèrement. Ils étaient partis avant déjeuner, comptant être arrivés au bout d'une couple d'heures et n'avaient rien à manger. Ils étaient chaussés en mocassins, et en souliers de loups marins.

Ils luttèrent vaillamment tout le jour, traînant leurs canots d'une banquise à l'autre, ramant dans les naves, luttant contre le froid, la fatigue, la mer en furie.

A la tombée du jour, le thermomètre baissa. Il fit une

nuit terrible. Le frère de Comeau et l'un des Labrie, en manœuvrant dans l'obscurité, firent un faux pas et tombèrent à l'eau, l'un jusqu'à la ceinture, l'autre jusque sous les bras. C'était une lutte terrible qu'il fallait commencer contre la mort. Allaient-ils geler vivants, là sous les yeux de leurs compagnons ? ou réussiraient-ils à conserver la chaleur de la vie dans ce corps épuisé par la faim et la fatigue, et enveloppé comme dans un linceuil de glace ? Un moment ils se crurent perdus, et auraient abandonné la lutte, si le brave, l'intrépide Comeau, n'eût été là pour relever leur courage.

Au matin, ils étaient à six lieues de terre. Ils pourraient atteindre la côte sud le soir, si leurs bras et leurs jambes n'étaient pas trop paralysés par le froid.

Mais si le courage ne faiblissait pas encore, les forces s'épuisaient. Le jeune Comeau, qui avait ses habits gelés sur lui, sentait le froid le pénétrer jusqu'aux os. L'épuisement, causé par le manque de nourriture et la fatigue, le gagnait. Son sang se figeait dans ses veines. Il avait les pieds et les mains gelés, et tous les efforts de ses compagnons ne pouvaient ramener la vie, qui abandonnait les extrémités. Tous ses membres étaient engourdis. Il voulait dormir. Il ne travaillait plus, il ne marchait plus, il se traînait, ou plutôt se laissait traîner par son frère. Parfois il tombait assoupi, pris de ce sommeil fatal qui précède la mort, quand la chaleur de la vie se réfugie au cœur pour s'y éteindre lentement, et suppliait ses compagnons de le laisser là... dormir.

Le plus jeune des frères Labrie résista plus longtemps, mais finit lui aussi par tomber d'épuisement.

Dans l'après-midi, tous deux avaient perdu complètement l'usage de la vue. Ils avaient les paupières déprimées, et les yeux couverts d'un voile blanc.

L'aîné des frères Labrie, quoique d'apparence plus délicate, restait seul pour seconder les efforts surhumains de Comeau pour sauver la vie de ses compagnons et la sienne. Lui-même, à la suite d'une sensation froide et piquante, avait fini par perdre complètement l'usage de l'œil gauche.

Comeau seul voyait de ses deux yeux la terre qui s'approchait. Cette vue ranimait son courage, il ne sentait ni la faim, ni la fatigue, ni le froid. Vers le soir, l'un des canots se dégagea des banquises qui le retenaient prisonnier depuis deux jours. Il restait trois milles à parcourir.

La surface congelée de l'eau retardant la marche du canot, il rama deux heures encore, de temps en temps déchargeant sa carabine dans l'espoir d'attirer l'attention des habitants de la côte.

Quelques instants après, l'intrépide jeune homme, dont l'héroïque dévouement venait de sauver la vie à ses trois compagnons, abordait au rivage de Ste-Anne des Monts, où une pauvre femme secourut la première les quatre infortunés.

Le jeune frère de Comeau avait les pieds et les mains gelés. Il recouvra la vue le lendemain, ainsi que les deux frères Labrie.

Quant à Comeau, l'heureux dénouement de cette terrible aventure qu'il pensa vingt fois devoir être fatale à ses compagnons et à lui-même, lui fit oublier les horribles souffrances morales et les fatigues qu'il avait endurées. Après avoir pris quelque nourriture, il se rendit à Cap-Chat, à 9 milles de Ste-Anne, pour télégraphier à sa femme et aux familles de ses compagnons la nouvelle de leur miraculeuse arrivée.

Madame Comeau tient, en l'absence de son mari, le bureau de télégraphie, à la Pointe des Monts. En recevant du bureau de Québec, qui sert d'intermédiaire entre les deux, la dépêche expédiée par son mari de Ste-Anne des Monts, elle ne voulut rien en croire, et télégraphia au bureau de Québec, qu'elle était victime d'une mystification. Alors, avec une délicatesse d'attention qui fait honneur à la compagnie, celle-ci établit une connexion directe entre les deux bureaux, et Comeau télégraphia lui-même à sa femme le récit émouvant de sa périlleuse navigation.

Comeau et ses trois compagnons sont arrivés à Québec vendredi matin, par l'Intercolonial.

Les frères Labrie admettent qu'en se portant à leur secours, Comeau courait à une mort certaine. Ils attribuent leur salut à la protection de la bonne sainte Anne et au courage extraordinaire de Comeau, qu'ils ne peuvent se lasser d'admirer. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il risque sa vie.

Celui qui possède une seule vertu sans manquer aux autres, les possède toutes, et celui qui manque à une seule d'entre elles, n'en conserve pas une et manque à toutes; chacune d'elles confond également le vice et le péché.—*St François.—Eloge des vertus.*

—Bienheureux celui qui, élevé malgré lui, voudrait toujours être sous les pieds d'autrui.—*St François.—Opusc. dia. 17.*

LE PARFAIT TERTIAIRE

LA PRÉSENCE DE DIEU

CHAPITRE IV

Notre conversation est
dans le Ciel. (*Philip. III.*)

MÉTHODE POUR SE CONSERVER EN LA PRÉSENCE DE DIEU
DANS TOUS LES DÉTAILS DE LA VIE

(Suite)

40. Convenez avec JÉSUS-CHRIST, qu'à chaque aspiration, vous désirez l'attirer tout brûlant dans votre cœur, l'unir à vous avec toutes ses vertus. Attirez Notre-Seigneur d'après votre goût ou la nécessité de votre cœur, considérez-le comme *bon, glorieux, humble, pauvre, souffrant*, etc., selon que vous voulez vous exciter à la confiance, à l'humilité, à la pauvreté, à la patience.

5. Convenez aussi que, par chaque respiration, vous voulez vous donner à lui, corps, âme, pensées, paroles, actions, que vous voudriez embraser l'univers d'amour pour lui : et cela avec la plus grande joie et le plus de perfection possible.

6. Convenez qu'à chaque parole que vous serez obligé de dire pendant la journée, vous voudriez répéter le nom de JÉSUS, ou bien *Amour ! Miséricorde !*

7. Convenez qu'à chaque point d'aiguille, vous avez l'intention de demander à Dieu qu'il perce votre cœur pour le rendre plus sensible à son amour.

8. Convenez qu'à chaque pas que vous faites, vous avez l'intention de le remercier, de lui demander pardon, d'obtenir telle ou telle grâce.

9. Convenez que, par tous vos signes de croix, par vos inclinations, par la moindre de vos prières, par le plus petit acte de piété, vous désirez procurer à Dieu autant d'honneur et de gloire, lui donner autant de consolation, que lui en ont procuré les Saints, et que lui en procurent tous les jours les âmes les plus ferventes.

10. Vous avez une peine qui vous fatigue, convenez que toutes les fois que vous y penserez, vous avez l'intention de la porter dans le Cœur de JÉSUS.

11. Convenez que chaque fois que vous levez les yeux au ciel, vous soupirez après le bonheur de voir DIEU.

12. Avant d'aller à vos occupations, suivez la pratique de sainte Thérèse, de sainte Monique et de plusieurs

autres Saints : laissez votre cœur en adoration à l'autel ; dans le courant de la journée vous vous souviendrez qu'il est là près de Jésus... Cette pensée entretiendra la ferveur dans votre âme et facilitera votre recueillement.

Que votre volonté soit faite, disait le P. Lopez, chaque fois qu'il respirait... c'était là une convention qu'il renouvelait souvent dans la journée.

D'après ces quelques exemples, vous voyez la manière de passer des conventions avec Dieu, vous pouvez vous-même les varier et les multiplier selon votre goût, vos occupations et le besoin de votre âme.

Voilà la méthode de présence de Dieu que je propose aux personnes de bonne volonté, mais très occupées. Ne me dites pas qu'elle vous est impossible, puisqu'elle n'exige pas de vous, encore une fois, une attention actuelle à Dieu, et ne vous empêche pas de vous livrer pleinement et librement à vos affaires.

Vous êtes tellement occupé, dites-vous souvent, que vous n'avez, pour ainsi dire, pas le temps de prier ; mais employez cette méthode, et vos pensées, vos paroles, vos actions, vos moindres gestes seront comme autant de prières, d'oraisons jaculatoires, et Dieu les recevra comme telles. Ainsi vous suivrez ce précepte de Notre-Seigneur : *Il faut toujours prier, sans jamais se laisser.* (Luc. xviii, 1.) Votre journée entière sera une prière continue.— Voyez que de grâces vous attirerez sur vous ; toutes vos actions n'en iront que mieux et vous acquerrez de nombreux mérites. Ce que je vous demande est bien peu de chose, et cependant vous en tirerez un grand profit spirituel. Après quelques jours d'exercice, votre âme sera comme renouvelée, elle sera moins sèche, moins aride. La pensée de Dieu vous deviendra plus familière et vous vous sentirez doucement attiré à une plus grande fidélité.

Quand devez-vous passer ces conventions ?

Faites-les deux ou trois fois par jour, au commencement de vos principales actions, plus souvent, si vous le pouvez, mais au moins une fois pour toutes, le matin à votre réveil.— *Faites cela et vous vivrez.*

SECONDE METHODE

Venez et voyez les merveilles que le Seigneur a faites sur la terre. (Ps. 45.)

UNION A DIEU PAR ACTES RÉPÉTÉS ET RÉFLÉCHIS

Ames pieuses, qui avez plus de temps à donner à la prière, Dieu vous demande davantage, ne le sentez-vous

pas ? Soyez fidèles à sa grâce, votre cœur a soif de Dieu, contentez-le... Le ciel et la terre sont pleins de la gloire du Seigneur, dit le Psalmiste... Le Ciel est notre véritable patrie, tout sur la terre doit nous en rappeler le souvenir. Efforcez-vous, chaque jour, de tout surnaturaliser et de vivre dans les régions de l'esprit ; jouissez des biens de la vie, mais toujours en vue de Dieu ; ne vous arrêtez pas à l'écorce des choses, mais que votre esprit s'élève plus haut.

“ Nous devons avoir en tout temps, dit saint Bonaven-
 ture, notre âme élevée à Dieu par la prière, par de
 “ saintes pensées, de pieux souvenirs, des méditations,
 “ des lectures, des considérations et la contemplation des
 “ biens célestes. Aussi toutes les fois qu'un serviteur de
 “ Dieu cesse un instant d'être en sa présence, il tremble,
 “ il s'attriste, comme s'il avait commis une faute grave,
 “ en détournant ses regards d'un ami si glorieux et qui
 “ ne nous oublie jamais.” (*De l'Avancement spirituel*, ch.xx.)

Et, en effet, il faut en convenir :

Si la terre est pour nous un exil, si notre âme est si souvent triste et languissante, c'est que nous ne lui donnons point la nourriture qui lui convient, nourriture qui la fortifie et l'élève vers Dieu. Pendant que nous nous livrons aux choses extérieures, nous devons servir à notre âme une viande invisible (*Tob. 12*). Car de même que nous avons besoin de respirer à tout moment pour rafraîchir le cœur et pour tempérer la chaleur naturelle, ainsi nous avons besoin d'élever notre cœur à Dieu pour assouvir sa faim ; elle aussi a ses appétits, ses besoins, ses exigences. Vous le comprenez : cette nourriture de notre âme c'est Dieu, c'est le souvenir de Dieu, c'est un regard vers Dieu, vers ses œuvres.

Dieu partout, Dieu en tout, Dieu seul peut la satisfaire. Non seulement le souvenir de Dieu doit venir fortifier et rafraîchir notre cœur au temps de la prière, de l'oraison, mais, dit le Docteur Séraphique, il doit encore nous accompagner au milieu de nos occupations, à l'exemple des Anges, qui, envoyés pour nous servir, savent disposer de telle sorte les choses du dehors, qu'elles ne dérangent jamais en rien leur vie intérieure.

Pour cela il ne faut pas nous livrer, mais seulement nous prêter aux choses extérieures, aux affaires. Et n'allez pas croire que l'esprit perdu pour ainsi dire en Dieu ne puisse pas traiter les choses du monde, et soit exposé

à commettre bien des négligences. Dieu, qui règne dans le cœur, conduit tout à bonne fin. Il est le maître des sciences, son regard s'étend d'un pôle à l'autre.

Ames pieuses, ici-bas vous devez vivre d'une vie toute céleste; vous le savez, vous le sentez; tout doit vous servir de degrés pour vous élever vers Dieu et de stimulant pour l'aimer davantage. Et comment en serait-il autrement? Autour de vous tout vous parle de Dieu, écoutez ce langage mystique... Répondez... interrogez vous-même chaque créature... votre esprit de foi doit animer la nature, toutes les créatures, à quelque classe qu'elles appartiennent, et vous montrer Dieu présent en elles.

Je vous suggère ici quelques pensées qui pourront vous aider à vous entretenir avec Dieu. Mais évitez, je vous en prie, de fatiguer votre esprit à vous les rappeler toutes, à en concevoir de nouvelles, vous n'en retirerez aucun fruit : point de contention; arrêtez-vous avec simplicité à l'une ou à l'autre pensée selon votre attrait et aussi longtemps que votre âme y puisera sa nourriture — et laissez parler librement votre cœur.

(A continuer)

Le Gloria Patri.

Un saint Religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, après avoir beaucoup médité le *Gloria Patri*, avait mis par écrit ce que ces paroles lui semblaient exprimer de pieux devoirs et de saintes affections envers l'adorable Trinité. Puis il avait fait avec lui-même un pacte qu'il avait prié Dieu de bénir; c'est qu'il ne prononcerait jamais cette formule qu'avec la disposition d'offrir aux trois personnes divines tous les vœux, tous les hommages, tous les devoirs dont il avait reconnu qu'elle pouvait être l'expression. Chaque fois donc qu'il répétait le *Gloria Patri* dans l'Office, voici quelles étaient ses intentions :

1. D'offrir à Dieu toute la gloire que son Fils lui rend, soit dans l'éternité, comme son image parfaite et incréée, soit dans le temps, comme l'exemplaire et la source de toute vraie religion;
2. D'adhérer à tous les hommages que lui rendent en son Fils la bienheureuse Vierge, les Anges et tous les Saints du ciel et de la terre;
3. De souhaiter que Dieu soit connu et servi par tous

ceux qui le méconnaissent et l'offensent, c'est-à-dire que les infidèles et les hérétiques embrassent la vraie foi, et que les pécheurs qui déshonorent l'Eglise se convertissent ;

4. De demander que les âmes saintes, et les ecclésiastiques en particulier, se sanctifient de jour en jour et glorifient Dieu de plus en plus ;

5. De réparer, autant qu'il est possible, tant de blasphèmes, tant d'outrages, tant de péchés de tout genre par lesquels le nom de Dieu est continuellement offensé ;

6. Enfin, de s'offrir de tout son cœur à la divine Trinité, avec tout ce qu'il avait et tout ce qu'il pouvait pour l'honorer et pour la servir partout où il lui plairait de l'employer.

Ces intentions n'étaient pas toujours présentes à son esprit d'une manière distincte ; mais il se souvenait habituellement de l'offrande qu'il en avait fait à Dieu. D'ailleurs, il les relisait de temps en temps, et il tâchait, sans se contraindre, d'en avoir toujours quelque une pour occuper son esprit et exciter sa ferveur. Rien n'empêcherait de suivre cet exemple.

Il ne faut pas oublier non plus de nous incliner en récitant ces paroles, afin de mieux nous pénétrer des sentiments de respect et d'humilité dont elles sont l'expression, et d'imiter, par notre attitude comme par nos paroles, les Anges et les Bienheureux du ciel ; on peut du reste ajouter à ce signe d'autres significations particulières. Ste Marie Madeleine de Pazzi disait : " C'est une pratique que je tiens de mon confesseur, d'offrir ma vie à la sainte Trinité, en inclinant la tête au *Gloria Patri*, comme si je la présentais au bûcher pour subir le martyre." Un autre Saint, plus affectionné à la pénitence, se mettait dans la disposition d'un serviteur inutile et coupable, qui s'offrirait à la divine justice pour subir la peine de sa négligence. D'autres encore peuvent avoir des intentions différentes et non moins utiles.

Le Bienheureux Jourdain, successeur de saint Dominique dans le gouvernement de son Ordre, avait l'habitude d'implorer, en s'inclinant ainsi, la bénédiction de l'auguste Trinité, et un jour, pendant qu'il s'inclinait au *Gloria* qui suit le *Venite exultemus*, il vit la Mère de Dieu prendre la main de son Fils et le bénir doucement en traçant sur lui le signe de la croix.

Mais ce qui nous aidera sans doute le plus à réciter dé-

votement cette prière, ce sera de lire le passage où saint François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu*, montre quelle est cette gloire que l'Eglise souhaite à Dieu pour l'éternité. "Ce n'est pas seulement, dit-il, la gloire que Notre-Seigneur lui rend dans son humanité et par le moyen de ses saints, c'est une gloire incomparablement plus excellente et plus parfaite."

Toutes les actions humaines de Notre-Seigneur sont infinies en valeur et en mérites, à raison de la personne qui les produit ; elles ne sont pourtant pas de nature et essence infinies, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La louange donc, qui part du Sauveur en tant qu'homme, n'étant pas de tout point infinie, force nous est de reconnaître que la Divinité est encore infiniment plus louable qu'elle ne peut être louée par l'humanité même du Fils éternel, et finalement nous voyons que Dieu ne peut être glorifié selon qu'il le mérite que par lui-même, lui seul pouvant égaler sa souveraine bonté par une souveraine louange. Dans cette vue, nous nous écrions : *Gloire soit au Père, et au Fils et au Saint-Esprit*. Et afin qu'on sache que ce n'est pas la gloire des louanges créées que nous souhaitons à Dieu par cet élan, mais bien la gloire éternelle et essentielle qu'il a en lui-même, par lui-même, de lui-même, et qui est lui-même, nous ajoutons : *Ainsi qu'il l'avait au commencement, maintenant et toujours dans les siècles des siècles* ; et nous ajoutons ce verset de gloire à chaque psaume, pour protester que toutes les louanges humaines et angéliques, sont trop basses, et que, pour être dignement loué, il faut qu'il soit lui-même sa gloire, sa louange et sa bénédiction.

Questions sur le Tiers-Ordre

Dans notre numéro du mois d'avril dernier, page 83, à la question : *Peut-on demander l'absolution générale la veille des jours fixés ?* Nous répondimes suivant la *Nouvelle Revue Théologique* (1) que l'affirmative était très raisonnable. La même *Revue*, dans son dernier numéro, disent les *Annales* (tome xviii, n. 2), se basant sur une réponse de la Sacrée Congrégation, enseigne que la bénédiction avec indulgence plénière ne peut être donnée la veille des jours fixés, mais seulement le jour de la fête de *minuit à minuit*.

(1) Extrait des *Annales Françaises*.

Obéissance, Charité, Humilité

Arnould, religieux du couvent de Clairvaux,
 Était fort réputé pour ses savants travaux.
 Habile et docte clerc, au goût de la lecture,
 Il joignait le talent de la miniature,
 Et les encadrements dessinés de sa main
 Donnaient un prix énorme au moindre parchemin.
 Tout en rendant ainsi de précieux services,
 Il savait se plier aux plus humbles offices :
 Le grand enlumineur connu du monde entier
 Était, dans son couvent, simple frère portier.
 Le moine, avec sa belle écriture gothique,
 Travaillait à transcrire un ouvrage ascétique,
 Un *Traité des Vertus*, en excellent latin,
 Composé par Gueric, moine bénédictin.
 Il commençait la page où l'auteur se demande
 Quelle est, aux yeux de Dieu, la vertu la plus grande ?
 Quand quelqu'un vint frapper au portail du couvent,
 Il fallait s'interrompre.

Arnould voulut, avant

De descendre, achever la page commencée.
 « Quelle est, se disait-il au fond de sa pensée,
 « La plus belle vertu ? je balance entre trois :
 — La cloche retentit pour la seconde fois—
 « La plus grande vertu, certes, est l'obéissance »,
 Dit-il, et n'osant pas prendre plus de licence,
 Il réprima bien vite un geste, de courroux,
 Accourut à la porte et tira les verroux.
 Or, il vit un lépreux qui demandait l'aumône :
 Son corps disparaissait sous une ecaille jaune :
 Les pieds ensanglantés, glacés, mourant de faim,
 Il venait demander la couchée et le pain
 En invoquant les saints et la vierge Marie.
 Arnould le conduisit à la maladrerie
 Et, joyeux d'obéir au précepte divin,
 Offrir au voyageur et le pain et le vin :
 Il soulagea son corps, il consola son âme,
 Du feu, près de s'éteindre, il ranima la flamme,
 Et quand, dans un bon lit, le pauvre reposa,
 Le moine mit à nu sa plaie et la baisa.
 Puis, en se retirant, satisfait de lui-même,
 Il se dit : « La vertu que Notre Seigneur aime
 « Je l'ai mise en pratique et c'est la charité ! »
 Emric, supérieur de la communauté,
 L'attendait au retour avec un front sévère :
 « Que la paix soit avec vous, mon frère
 — Dit-il au pauvre moine incliné devant lui—
 « Je crois que vous étiez fort distrait aujourd'hui :
 « N'ai-je pas entendu sonner deux fois la cloche ?
 — Arnould, sans murmurer, accepta le reproche ;
 Se mettant à genoux, contrit, le front penché,
 Il dit : « Bénissez-moi, mon père, j'ai péché. »

Et se relevant triste, il baisse sa curn'le,
Traverse tout le cloître et gagne sa cellule.

Et lorsqu'enfin il veut reprendre ses crayons,
Il voit du manuscrit s'échapper des rayons ;
Il regarde ébloui, sa page est achevée,
Mais plus belle cent fois qu'il ne l'avait rêvée !
Un ange du Seigneur, saisissant ses pinceaux,
A, sur le manuscrit, trace mille rinceaux
Où l'acanthé se mêle à la feuille de vigne.

Frère Arnould s'aperçut qu'à la fin de la ligne
Où, par obéissance, il s'était arrêté.
Brillait en lettre d'or le mot : *Humilité*.

GOGEC.

CHRONIQUE

Concile Provincial.—Le septième concile provincial est clos. Dix évêques ont pris part aux débats sous la présidence de Son Em. le cardinal Taschereau ; ils étaient aidés de vingt-cinq des principaux théologiens de la province.

Le concile a formé cinq congrégations ou comités : *De la doctrine, de la liturgie, des décrets, de la discipline, des études*. Il sera bientôt donné aux fidèles d'étudier et de pratiquer les travaux importants faits par Nos Seigneurs dans le concile le plus important tenu jusqu'à ce jour en Canada.

Son Eminence le Cardinal Taschereau.—La nouvelle est officiellement confirmée. Mgr l'archevêque de Québec a été créé cardinal de la sainte Eglise romaine au consistoire du 7 juin. Pour concevoir toute l'importance de cette haute dignité, il suffit de savoir que le Pape est choisi parmi les cardinaux ; qu'ainsi il devient possible, suivant les vues humaines, que Son Eminence le cardinal Taschereau soit un jour le Souverain Pontife ; d'un autre côté il prend maintenant rang dans les cours parmi les princes du sang, c'est-à-dire du même sang que le souverain régnant. Voilà l'honneur que Notre Saint-Père a conféré à notre pays. Soyons-en reconnaissants, en nous montrant en toute occasion ses fils dévoués et soumis. Que notre soumission soit sincère et sans aucune réserve.

Vers ces temps où le loup ne se montre que sous la peau de brebis, pressons-nous plus que jamais sous l'étendard que tient le Père commun. Doutons de nous, de notre intelligence, de nos forces, mais jamais de Lui, ni de ses décisions, ni de ses décrets. Il est bien instruit, bien éclairé, bien avisé et par dessus tout guidé par l'Esprit-Saint.

Les catholiques de la ville de Québec se sont livrés à de grandes réjouissances à cette occasion, et les fêtes de l'installation à l'arrivée du délégué de Rome portant la barrette seront splendides.

L'archidiocèse de Montréal.—Une autre nouvelle qui a réjoui le cœur des fidèles de notre diocèse, c'est son érection en archidiocèse. Les diocèses suffragants ne sont pas encore connus, et l'archevêque sera notre digne et vénéré évêque Mgr Fabre. Ces changements dans

l'organisation ecclésiastique de notre province auront pour effet de donner un nouvel essor aux œuvres catholiques du Canada, et d'étendre au loin leur influence déjà considérable.

Vie de saint François.—Le Saint-Père vient d'adresser au R. P. Louis Antonin de Porrentry, des capucins, directeur de l'édition de la vie de saint François, un bref très honorable. Dans ce document, Sa Sainteté dit qu'Elle apprend avec bonheur que ce magnifique ouvrage arrive déjà à la seconde édition.

Sa Sainteté loue le zèle et le dévouement des capucins français, qui ont élevé un magnifique monument en l'honneur de saint François, en illustrant cet ouvrage des reproductions de tous les chefs-d'œuvre de la peinture se rapportant au Patriarche d'Assise.

Sa Sainteté dit combien elle estime hautement le mérite littéraire et artistique de l'ouvrage, et espère qu'il servira à repandre de plus en plus la dévotion envers saint François d'Assise. Le volume offert à Sa Sainteté était tiré à part sur papier de Chine, et avait coûté seul aux libraires plus de mille francs.

Renan et Loyson.—Renan est frappé d'un chatiment terrible; c'est un repu.

Il paraît, nous le savons de source bien informée, qu'il se complait de plus en plus dans la bonne chère et les plaisirs de la table.

Le sceptique est devenu épiqueur; ses discours de bon vivant et de chansonnier sont des hontes.

Autre honte: Loyson, ex-père Hyacinthe, annonce à toute la presse qu'il montera sur les planches au Cirque d'hiver, un de ces jours, pour prouver que toute l'Europe a perdu la tête, excepté lui!

Corruption et orgueil, voilà le principe et le terme de tous ces pauvres renégats!—*Le Dimanche Illustré.*

Démolitions dans Rome.—Encore des enfants de saint François qui vont être obligés de chercher ailleurs un asile. On a brutalement signifié, le mercredi saint, aux Pères Tertiaires réguliers, qu'ils eussent à évacuer dans les quinze jours leur couvent des Saints-Côme-et-Domien, résidence de leur T. R. P. Général. L'église est paroisse, et sera probablement conservée; mais on parle de la démolition du couvent pour continuer les fouilles du Forum. Si Dieu en laissait le temps aux maîtres actuels, tous les couvents y passeraient.

Illustre Tertiaire.—Voilà un an que la princesse espagnole Marie L. de Bourbon, correspondant aux avis paternels du Souverain-Pontife au sujet du Tiers-Ordre, se présentait au P. Gardien des Capucins de Sanlucar de Barameda, demandant humblement l'habit de Tertiaire. Le P. Gardien s'empresse d'acquiescer à un si pieux désir. Le 20 mars dernier, la princesse faisait profession entre les mains du P. Vicaire des Capucins.—*Mensajero Serafico.*

Le corps de sainte Catherine de Bologne.—Dans son récit du voyage de NN. SS. les évêques de la Rochelle et de Digne en Italie, la *Semaine Religieuse* de la Rochelle donne des détails intéressants sur l'état dans lequel les prélats trouvèrent le corps de sainte Catherine de Bologne.

« Bien que la dépouille mortelle n'ait jamais été embaumée, la conservation est parfaite. Les membres sont souples, les ongles sont roses et les bras ont encore une flexibilité qui permet de les soulever. Sur le visage, on voit à peine la trace des yeux; mais le nez est intact et la bouche laisse apercevoir quelques dents assez blanches.

“ Près du menton apparaît une tache blanchâtre : selon la tradition, la marque d'un baiser que sainte Catherine reçut de l'Enfant-Jésus, une nuit de Noël. Les religieuses chargées d'habiller la sainte, sont frappées de l'odeur suave que répandent ses vêtements. Le scapulaire qu'elle portait à sa mort n'a subi aucune détérioration. Voilà plus de quatre siècles que la sainte est assise dans le fauteuil où l'a placée l'obéissance ; ce prodige est sous les yeux de tous les visiteurs, et les incrédules demandent encore des miracles ! ”

Eloquence religieuse.—La ville de Pise vient de faire ses adieux au R. P. Agostino de Monteféltro, franciscain de l'Observance, dont l'éloquente parole a produit des merveilles. Le dernier sermon du religieux devait être prononcé à onze heures, et dès quatre heures du matin plus de six cents personnes stationnaient sur la place du Dôme. L'église était pleine lorsque le P. Agostino est monté en chaire, et à la fin de son sermon les fidèles ont éclaté en applaudissements. On a fait à l'humble fils de saint François une ovation digne d'un roi. La foule a orné de fleurs sa voiture ; des députations sont allées lui porter des dons et des souvenirs ; les avocats et les étudiants se sont rendus chez le religieux pour lui exprimer leur reconnaissance. Les pauvres ont tous profité des dons offerts au P. Agostino. C'est un triomphe de l'éloquence et de la foi comme on n'en voit qu'aux grands siècles de croyance religieuse.

Jubilé.—La Pénitencerie a donné une décision concernant le jubilé, sur laquelle on ne saurait trop appeler l'attention des prêtres et des fidèles. A cette demande : “ Qui peut commuer en d'autres œuvres les œuvres prescrites pour le jubilé par le Saint-Père ? La Pénitencerie a répondu : “ Ce pouvoir n'est point accordé au curé, par son seul titre de curé, mais au seul confesseur.”

Mais le confesseur n'est regardé *comme tel* qu'au saint tribunal. Partant, la commutation n'est valable qu'autant qu'elle aurait été faite par le confesseur, en confession, et pour chaque personne en particulier.

La Science des Saints

Une pauvre veuve avait un fils. Ce fils, qu'elle aimait, après Dieu, plus que tout au monde, était si simple, si humble, si bon, si soumis, qu'il n'était pas besoin d'être sa mère pour l'aimer ; mais il était si borné aussi qu'on ne pouvait rien lui enseigner ; la mémoire, la compréhension, l'intelligence, lui faisaient totalement défaut. En vain sa pauvre mère le mit-elle à l'école, il n'y apprenait rien. Elle voulut lui donner un état : peine inutile ; ses patrons le renvoyèrent après l'avoir maltraité, après lui avoir laissé endurer les moqueries de ses camarades, qui l'appelaient idiot.

Alors la mère désolée s'adressa à son confesseur, un

respectable religieux, qu'elle supplia de faire admettre son fils comme novice dans son couvent pour qu'il y devînt frère lai. Le bon père promit de s'en charger, et l'enfant entra au monastère. Le saint moine fit tout au monde pour lui enseigner la religion, dont il possédait les premières notions que lui avait inculquées sa pieuse mère ; car elle, il la comprenait, et bien souvent elle l'avait vu s'attendrir jusqu'à répandre des larmes. Mais jamais il ne put apprendre par cœur autre chose que ces trois paroles :

Je crois en Dieu ;
J'espère en Dieu ;
J'aime Dieu.

Quand son année de noviciat fut terminée, les chefs de la communauté décidèrent qu'il serait renvoyé. Mais il était si doux et si humble que tous les religieux l'aimaient, et comme en outre sa pauvre mère les suppliait à genoux de ne pas l'exposer, lui, à la risée publique et elle-même à mourir de chagrin, ils consentirent à le garder en qualité de frère lai.

Après qu'il avait accompli sa tâche, on le voyait, au lieu d'aller dormir et se reposer, se diriger vers l'église, et y passer des heures entières agenouillé.

“ Mais que fait-il là, disaient les novices, puisqu'il ne sait pas prier ? Il ne comprend ni le rituel, ni les sacrements, ni les cérémonies, ni les oraisons de l'Eglise.”

Un jour ils se cachèrent pour l'observer, et ils découvrirent qu'il ne faisait que répéter incessamment :

Je crois en Dieu ;
J'espère en Dieu ;
J'aime Dieu.

Au bout de quelques semaines, il mourut avec la même tranquillité qu'il avait vécu. On le trouva mort sur sa couche de paille. On l'enterra comme un innocent, sans chanter l'office des morts et sans sonner les cloches. Le lieu de sa sépulture ne se reconnaissait qu'aux larmes qu'y répandait sa mère. Un jour pourtant, on vit sur cette sépulture fleurir un beau lis que personne n'y avait semé. On s'approcha, et on remarqua avec admiration que les pétales de la fleur portaient écrit en lettres d'or,

L'une : Je crois en Dieu ;
L'autre : J'espère en Dieu ;
Et la troisième : J'aime Dieu.

On ouvrit la tombe, et on découvrit que la fleur avait sa racine dans le cœur du fils de la pauvre veuve.

FIORETTI
ou
Petites Fleurs de saint François d'Assise

LE DÉMON PRÊCHEUR

Il y avait, dans une ville d'Italie, à Lucques, au commencement du xiv^e siècle, un couvent de religieux Franciscains, qui suivaient la règle de leur saint Fondateur dans toute sa sévérité. L'esprit de François semblait revivre dans ces enfants si soumis à ses lois, et surtout si attachés à la pauvreté religieuse, qu'il avait choisie comme l'objet particulier de ses affections. Ils allaient fidèlement chaque jour demander l'aumône aux âmes charitables pour se nourrir. Vous auriez pu les voir, pieds nus, le corps ceint de leur corde, le bissac sur l'épaule, traversant les rues, et devant des restes d'aliments, quand on ne pouvait pas leur donner autre chose, ou poussant devant eux l'âne du couvent, chargé du bois ramassé çà et là. A leur esprit de patience et de résignation, ils joignaient un air de sainteté, et vous faisaient penser à celui qui, dans les rues de Jérusalem, fut le premier à appeler saintes l'abjection et l'humilité. Au temps dont nous parlons, les habitants avaient perdu beaucoup de leur charité, qui autrefois les rendait si empressés à apporter leurs aumônes aux bons Frères. Leurs richesses avaient endurci leurs cœurs; ils repoussaient les pauvres religieux avec des insultes, des malédictions, et les appelaient : *Maudians, par-sseux!* Jamais les religieux ne se plaignaient : les mauvais traitements semblaient être comme un doux assaisonnement à leur misérable nourriture.

Cette résignation, cette douceur d'esprit déplaisaient fort au grand ennemi des âmes, qui regardait ces pauvres Frères de Lucques comme les plus grands ennemis qu'il eût dans la ville. Il résolut donc de vaincre leur constance; à cet effet, il inspira encore plus d'avarice, de dureté, d'égoïsme au peuple, qui bientôt prit les religieux en telle aversion que, dès qu'un seul paraissait dans les rues, toutes les portes se fermaient; les aumônes cessèrent, la détresse vint excessive dans le couvent. Il y avait alors un des principaux citoyens, nommé Louis qui était le plus riche de tous les habitants, il venait de se marier à une jeune et vertueuse femme; ce fut à lui que le père gardien fit le dernier appel. Octavie (ainsi se nommait la femme du marchand), était connue pour être bien disposée envers l'Ordre, et jamais elle n'avait laissé partir les Frères sans leur donner quelque chose pour l'amour de Dieu.

La nuit commençait, quand le frère chargé de ramasser les aumônes frappa à la porte de la maison de Louis. Il avait marché pendant plusieurs heures, et son sac était encore vide; son abattement et sa faiblesse se voyaient dans sa figure. Il ne frappe pas bien fort, mais le maître de la maison, devant quelle espèce de visiteur, était à sa porte, vint lui-même ouvrir; le frère leva les yeux, dans l'espoir de rencontrer ceux de la bonne Octavie, et il se trouva en face du marchand, à l'air irrité et qui agitait sa main comme pour le menacer.

— Que faites-vous là, frère? lui dit-il avec un sourire plein de mépris; allez faire vos prières au couvent ou, si cela ne plaît pas à votre sainteté, travaillez, comme fait l'honnête homme. Nous ne voulons pas de vagabonds ici.

—Pardon, bon seigneur, répondit le frère tremblant ; je croyais voir la dame Octavie. Dieu a voulu nous éprouver durant toute la semaine dernière, et personne de nous n'a mangé ce matin ; refusez-vous d'avoir pitié de nous pour l'amour de Lui.

Et il tendit de nouveau sa main, en hésitant. Laissons la dame Octavie ; elle verra si elle a quelque chose à vous dire. Mais allez-vous-en : je ne gagne pas mon argent pour le mettre dans la poche de tous les mendians qui passent par ici. Partez donc ; un peu vite, s'il vous plaît ?...

Des passants, qui s'étaient arrêtés pour être témoins de cette scène, se mirent à crier après le moine ; tandis que d'autres plus cruels, lui jetaient de la boue et des pierres, en lui disant d'en remplir son sac avant d'entrer au couvent. Le frère partit, et ce ne fut pas sans peine qu'au milieu d'une foule qui s'était accrue le long du chemin, il put se faire ouvrir la porte du monastère.

Les frères se rendirent au refectoire ; mais point de nourriture. Ils s'assirent les yeux baissés pendant que l'un des leurs faisait la lecture à haute voix, comme c'était la coutume. Le jour suivant les choses empirèrent encore ; le gouverneur de la ville, ayant appris la petite émeute qui avait eu lieu à la porte de Louis, se rendit au couvent, et, par prières et par menaces, il chercha à décider les moines à quitter une ville où ils étaient detestés, et où leur présence, selon lui, devenait une cause de trouble. Le courage abandonna plusieurs des religieux ; néanmoins, devant le gouverneur ils n'osèrent rien dire, mais, dès qu'il fut parti, les murmures de mécontentement et de désespoir commencèrent à se faire entendre.

—Notre père saint François, demande-t-il que ses enfants périssent pour observer sa règle ? dit l'un.

—Il serait bon de vendre tous les vases d'argent, dit l'autre ; c'est peut-être à cause de la richesse de notre église que tant de haine éclate contre nous. Si nous sommes les enfants de la pauvreté, pourquoi ne pas employer du bois pour les chandeliers et les autels ?

Le père gardien entendait tous ces propos et ne savait que répondre.

—Sachez, mes enfants, dit-il à la fin, que vous ne pouvez ni accepter des terres, ni vendre rien pour votre propre bénéfice, sans violer les préceptes de notre fondateur. Qui voudrait se rendre coupable d'un péché mortel ? Ne craignez rien pour l'avenir ; Dieu a promis de protéger ceux qui lui demeurent fidèles, et ses promesses ne sont jamais vaines.

Quoiqu'il parlât de la sorte, sa voix tremblante laissait deviner qu'il perdait lui-même confiance comme les autres religieux. Le triomphe de Satan semblait près d'arriver.

Il le savait bien. Il était au milieu de ces hommes faibles, les remplissant de crainte et de terreur par sa présence invisible ; ils cédaient à ses suggestions. Sa joie infernale commençait à éclater, mais pour être de courte durée. Tout à coup une voix, qui ne lui était point inconnue retentit à ses oreilles : elle annonçait la défaite ; c'était la voix du saint archange Michel.

—Étoile brillante du matin, maintenant tombée, dit-il, pourquoi es-tu ici ? Je viens te chasser de ce lieu et humilier encore une fois ton orgueil.

II.

—Fais ta volonté, répliqua le malin esprit : j'ai en ce que je désirais : aucun de ces Frères n'a été aujourd'hui sans douter des paroles et des promesses de Dieu. Je suis content ; je les laisse.

—Non, tu ne les laisseras pas, Satan, répondit l'Archange, si tu as fait ton œuvre, il faut que tu la défasse ; tes lèvres vont rappeler au bien ces malheureux qui ont errié par faiblesse ; tu dois ramener Louis à de meilleurs sentiments, et rétablir la charité dans le cœur des citoyens de Lucques : de leur propre volonté, ils bâtiront un autre couvent dans l'enceinte même de leur ville, où Dieu sera servi et où la règle de saint François, que tu détestes tant, sera observée dans toute sa rigueur. Telle est la volonté du Très-haut, toujours immuable.

Le démon grinça des dents.

Je ne suis pas un prêcheur, répliqua-t-il, et je n'agis pas contre ma propre maison ; pourquoi irais-je prendre les intérêts de ce François, qui fut mon plus cruel ennemi ?

—Pour punition de ta méchanceté, il t'est prescrit de faire ce qu'il aurait fait lui-même, étant sur la terre ; il faut obéir. Prends la forme d'un des moines, entre dans le couvent, combats par de saintes paroles tes propres conseils ; les Frères reviendront à la confiance et à la foi ; reproche-leur la faiblesse de leurs cœurs, et rends-leur le courage. Tu feras ensuite qu'ils puissent, comme par le passé, obtenir la nourriture dont ils manquent, et qu'ils partagent avec les pauvres ; ainsi tu apprendras ce que c'est que de combattre contre Dieu et ses Saints.

A continuer.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(Suite)

CHAPITRE IX

Premier chapitre général de l'Ordre.—Saint François et saint Dominique.—Le cardinal Ugoïni.—Second chapitre général.

[1216-1219.]

Lui-même partit avec Frère Masséo pour sa chère mission de France ; mais il voulut auparavant en recommander le succès aux saints apôtres Pierre et Paul et prier sur leur tombeau. A moitié chemin de Rome, nos deux pèlerins, succombant à la fatigue, s'arrêtèrent aux portes d'une ville, pour goûter un peu de repos et prendre leur modeste réfection. Ils allèrent s'asseoir sous un grand arbre dont les rameaux touffus ombrageaient une fontaine, et déposèrent sur une pierre les vieilles croûtes de pain qu'ils venaient de quêter.

Devant ce spectacle, François ne put contenir ses transports de joie : " O Frère Masséo, s'écria-t-il, rendons

grâce à Dieu pour le trésor qu'il nous a donné! " Il répéta plusieurs fois les mêmes paroles, et chaque fois avec un ton de voix plus joyeux et plus élevé. " Eh ! de quel trésor parlez-vous ? demande Masséo avec étonnement. Nous manquons de tout ! — Le grand trésor, répond le saint, c'est que dans cette pénurie extrême, la Providence vienne si admirablement à notre secours, et qu'elle nous fournisse ce pain, cette eau fraîche, cet ombrage, et jusqu'à cette pierre qui nous sert de table. " Alors, ils mangèrent avec allégresse le pain des anges, selon la belle expression de François, et burent dans le creux de leur main l'eau pure de la fontaine (1).

S'étant remis en route, ils entrèrent dans la première église qui se trouva sur leur chemin, et le saint Patriarche y pria Notre-Seigneur de lui donner, à lui et à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté ; l'ardeur de sa prière était telle, que son visage semblait lancer des flammes. Dans cet état extatique, il s'avança vers le Frère Masséo, les bras ouverts, et l'appelant à haute voix. Quand Masséo accourut pour se jeter dans ses bras, il fut élevé de plusieurs coudées en l'air par le seul souffle du bienheureux François, et il sentit son âme inondée de tant de consolations, qu'il protesta maintes fois depuis n'en avoir jamais éprouvé de semblables.

Après ce ravissement, le serviteur de Dieu dit des choses admirables sur l'excellence de la sainte pauvreté, et commenta ce beau texte de l'Évangile : " Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1). "

Arrivés à Rome, tous deux se rendirent immédiatement à la basilique de Saint-Pierre, but de leur pèlerinage, et se mirent en oraison. Or, pendant que François suppliait avec larmes les saints apôtres Pierre et Paul de l'instruire sur la vie apostolique et sur la parfaite pauvreté, ils lui apparurent éclatants de lumières, l'embrassèrent tendrement et lui dirent : " Frère François, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous envoie pour t'avertir qu'il a exaucé tes prières et tes pleurs au sujet de la sainte pauvreté, de cette pauvreté que Lui même a embrassée, ainsi bien que sa glorieuse Mère, et que nous, ses apôtres, nous avons pratiquée à son exemple. Il vous accorde ce trésor, à toi et à tes enfants ; ceux qui le conserveront

(1) Bernard de Besse.

(1) Matth., VIII.

avec soin, auront pour récompense le royaume de Dieu." François se leva plein de joie, raconta sa vision au Frère Masséo, et tous deux allèrent en action de grâces se prosterner sur le tombeau du Prince des apôtres.

Sur ces entrefaites, Innocent III, un des plus grands papes que Dieu ait donnés à son Eglise, s'éteignit à Pérouse, le 16 juillet 1216, après un pontificat de dix-huit ans et demi. Deux jours après, le cardinal Censio Savelli, monta sur le siège de saint Pierre, sous le nom d'Honorius III; les Frères-Mineurs trouvèrent en lui la même bienveillance et la même protection qu'en son prédécesseur.

C'était l'heure choisie de Dieu pour unir les deux apôtres du treizième siècle, Dominique et François. Comment ne pas admirer ici, en passant, les harmonies intimes que Dieu avait établies entre ces deux hommes, à leur insu, et qui devaient tôt ou tard opérer leur rapprochement? Tous deux avaient presque en même temps jeté les fondements de leur Institut, l'un au pied des Apennins, l'autre au pied des Pyrénées; pour tous deux un antique sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, Notre-Dame-des-Anges et Notre-Dame-de-Prouille, avait été la pierre angulaire de leur édifice; tous deux, s'intitulant les chevaliers de Marie, faisaient remonter jusqu'à leur auguste protectrice tout l'honneur de leurs victoires sur-humaines, et de leurs poitrines s'échappait naturellement ce cri que l'Eglise met sur nos lèvres: "*Gaude, Maria Virgo: cunctas hæresses sola interemisti in universo mundo: Gloire à vous, ô Vierge Marie! C'est vous qui avez broyé toutes les hérésies par toute la terre!*"

Autres rapprochements entre nos deux saints Patriarches. L'un et l'autre avaient débuté dans la carrière apostolique par un pèlerinage à Rome; l'un et l'autre y étaient retournés pour obtenir l'approbation de leurs Ordres. Innocent III les avait également rebutés; puis, à la suite de la même vision miraculeuse, il avait également béni leur entreprise. Tous deux ressuscitèrent l'espérance et la pratique de la sainte pauvreté; et chacun d'eux, embrassant dans son zèle tous les temps et tous les peuples, tous les âges et toutes les conditions, réunit trois milices distinctes sous un seul étendard. Un même cardinal, Ugolini, eut la charge de protecteur des deux Ordres; un même pape, Honorius III, confirma leurs Ordres par des bulles apostoliques; un autre pape, Gré-

goire IX, les inscrivit au catalogue des saints. " Enfin, les deux plus grands docteurs de tous les siècles, fleurirent ensemble sur leurs tombeaux, saint Thomas sur celui de Dominique, saint Bonaventure sur celui de François. (1) "

Et cependant, chose étonnante ! malgré la fraternité de leur vocation, ces deux hommes ne se connaissaient pas. Ils avaient habité Rome au temps du quatrième concile de Latran, mais sans que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Un mot nous donne la clef de cette énigme. Notre-Seigneur se réservait d'être Lui-même, et par un prodige, le nœud de leur céleste amitié.

Une nuit que le Patriarche des Frères-Prêcheurs était en oraison dans la basilique de Saint-Pierre, il vit le Sauveur des hommes irrité contre la terre et brandissant trois dards enflammés pour exterminer les orgueilleux, les avarés et les impudiques ; et Marie, son auguste Mère, qui implorait le pardon des coupables et désarmait son bras, en lui présentant deux pauvres avec cette promesse : " Voici deux fidèles serviteurs qui feront refleurir partout la foi et les vertus évangéliques." Dominique s'était reconnu pour l'un des deux, mais il ignorait qui était l'autre. Seulement, l'image de son compagnon était restée profondément gravée dans sa mémoire. Le lendemain il sortait de l'église de Saint-Pierre, lorsque, levant les yeux, il aperçut sous un froc de mendiant la figure de ce mystérieux ami que le Ciel lui avait montré. Aussitôt il court à lui, et les deux saints, se reconnaissant sans s'être jamais vus, se tiennent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin, Dominique rompt le silence, et raconte la vision dont il a été favorisé la nuit précédente ; puis il ajoute : " François, tu es mon compagnon ; nous travaillerons de concert ; demeurons unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous. "

Le baiser des deux patriarches s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité, et l'inaltérable amitié qui les unissait, se suivit toujours dans le cœur de leurs enfants. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs ont planté leurs tentes sous tous les climats ; ensemble ils ont prié, ensemble ils ont défriché la vigne du Seigneur ; et plus d'une fois le sang de leurs martyrs s'est mêlé dans le même sacrifice pour la foi. Ils ont peuplé à l'envi la terre de leurs couvents, et le

(1) *Vie de saint Dominique*, par Lacordaire.

ciel de leurs saints ; mais jamais un souffle de jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire.

Cette union des deux Ordres s'est traduite dans leur liturgie respective, et jusque dans les traditions de la vie privée. Chaque année, lorsque le temps ramène la fête de saint Dominique, l'office solennel des Frères-Prêcheurs est chanté par un Père franciscain. Après la messe, les Religieux des deux Ordres rompent en commun, dans de fraternelles agapes, le pain que la Providence leur envoie ; et dans le chant d'actions de grâce qui suit le repas, ils répètent alternativement ce refrain ; *“ Pater seraphicus Franciscus et Pater evangelicus Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine : François, le Père séraphique, et Dominique, le Père évangélique, nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur ! ”* Le 4 octobre, jour de la fête de saint François d'Assise, on fait l'échange de ces cérémonies dans le couvent des Frères-Mineurs. Ainsi en est-il dans toutes les villes où les couvents des deux Ordres s'élèvent assez près l'un de l'autre pour que les religieux puissent se rendre tour à tour ce témoignage de réciproque affection. Touchant usage qui nous reporte aux plus beaux jours de l'Eglise, et qui présente aux regards patiens modernes le spectacle inimitable de milliers d'hommes n'ayant qu'un cœur et qu'une âme !

(A continuer)

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

Intention générale pour juillet 1886, désignée par Son Em. le Cardinal-Préfet de la Propagande, et bénié par Sa Sainteté Léon XIII :

Les victimes de la Franc-Maçonnerie

Quel est le spectacle que nous présente aujourd'hui le monde, à raison de ce que Léon XIII appelle "l'immense effort des fauteurs du mal coalisés" sous l'impulsion d'une secte maudite ? Nous voyons partout "les faibles trompés, outrageusement insultés, opprimés par tous les genres de tyrannie ; les lois fondamentales des peuples

violées, abolies ; leur religion, leur conscience, leurs prêtres, leurs écoles, leurs libertés les plus légitimes entravées, persécutées, anéanties ; plus d'autorité que la force, plus de mobile que l'intérêt ou la passion ; plus de règle que le mensonge ; de toutes parts, discordes civiles, massacres, révolutions mêlées de sang et de boue, crimes de tout genre, vices et immoralités de toute espèce, anarchie des esprits et des cœurs, bazar universel où tout se vend et s'achète. Que l'on considère l'ensemble des peuples depuis un siècle, siècle maçonnique par excellence, y voit-on dominer autre chose ? ”

Ce que nous sommes condamnés à voir ou à subir ne justifie-t-il pas l'accusation portée par Léon XIII, quand il met à la charge des sectaires “ de ne laisser intact ou entier rien de ce qu'ont sagement établi les lois divines et humaines pour la sécurité et l'honneur de la vie ? ”

Associés et apôtres du divin Cœur, nous rendons-nous bien compte de la quantité de victimes que la Franc-Maçonnerie a déjà faites, victimes dont le nombre va se multipliant tous les jours ? Comprendons-nous bien que si nous laissons fonctionner, quelques années seulement, l'engrenage de l'infamale machine que la Maçonnerie vient de construire, c'est par millions qu'il faudra compter les âmes irrémédiablement profanées et perdues ? Est-ce donc que la compassion pour tant d'âmes malheureuses ne suffira pas—même seule, et abstraction faite des autres graves motifs—à nous presser d'opposer un *immense effort* à cet “ effort immense ” dans lequel Léon XIII nous déclare que “ se coalisent ” en ce moment, sous l'impulsion de la secte universelle, les soldats de l'armée du mal ?

Mais, dira-t-on peut-être, en quoi doit consister cet effort de nos volontés généreuses, pour que l'action réclamée de nous obtienne toute l'efficacité désirable ?

Dans la *prière*, avant tout, répond le Chef suprême de l'armée des enfants de Dieu. “ Sans elle, nous dit le Pape, nos communs labours seraient tout à fait impuissants. ” Car le secours décisif contre une puissance qui a prévalu par le fait même de notre inertie et de nos fautes, DIEU attend, pour nous l'accorder, que nous l'implorions “ avec une grande ardeur et par des sollicitations répétées, proportionnées à la nécessité des circonstances et à l'intensité du péril. ” (Encyclique *Humanum genus*.)

C'est, affirme Léon XIII, à cette condition absolue de nos prières et de notre persévérance à prier, que “ le Seigneur daignera envoyer le secours opportun et miséri-

cordieux au genre humain en proie à de si grands périls.”

Quant à l'action énergique dont il faut accompagner “ l'immense coalition de prières et d'efforts ” que Léon XIII réclame dans la lutte contre la Franc-Maçonnerie, cette action secourable en faveur des victimes de la secte devra d'abord consister, selon la parole même du Pape, à “ arracher à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvre et à le faire voir telle qu'elle est ” : Criminelle dans son organisation, immorale dans ses principes, impie dans ses doctrines, destructive de la société et de la famille, irrationnelle de tout point et perverse à fond, ne respirant qu'hypocrisie et équivoque, mensonge et calomnie, attentats et scélératesses.

Mais s'il suffit, pour la faire détester, de révéler la Maçonnerie “ telle qu'elle est ” il faut, pour arriver à la détruire, s'organiser d'abord et travailler avec ensemble pour faire pénétrer dans les masses les enseignements destinés à la combattre. Là est le premier but de cette *Ligue anti-maçonnique* dont le *Manuel* a été si hautement loué par Sa Sainteté Léon XIII.

A l'œuvre donc! Que toutes les associations chrétiennes, que tous les comités catholiques, que toute âme honnête et fière s'enrôle au plus vite et combatte, jusqu'au triomphe, dans cette ligue du salut commun. Et bientôt les malheureuses victimes du “ premier-né de Satan ” chanteront l'hymne de la délivrance, car “ le lien sera rompu et elles se sentiront franches de servitude. ” *Laqueus contritus est et nos liberati sumus.* (Ps. cxxiii, 7) Apôtres de la prière, nous aurons notre part de leur reconnaissance, quand elles viendront sacrifier “ l'hostie de la louange ” à ce Cœur du DIEU tout bon que nous aurons sollicité de briser leurs entraves : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.* (Ps. cxv, 16.)

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour les victimes de la secte maçonnique, afin que les petits et les faibles soient préservés, les hésitants et les timides raffermis, les coupables convertis et pardonnés.